

Les héros ne meurent pas

Gilles Perron

Number 119, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

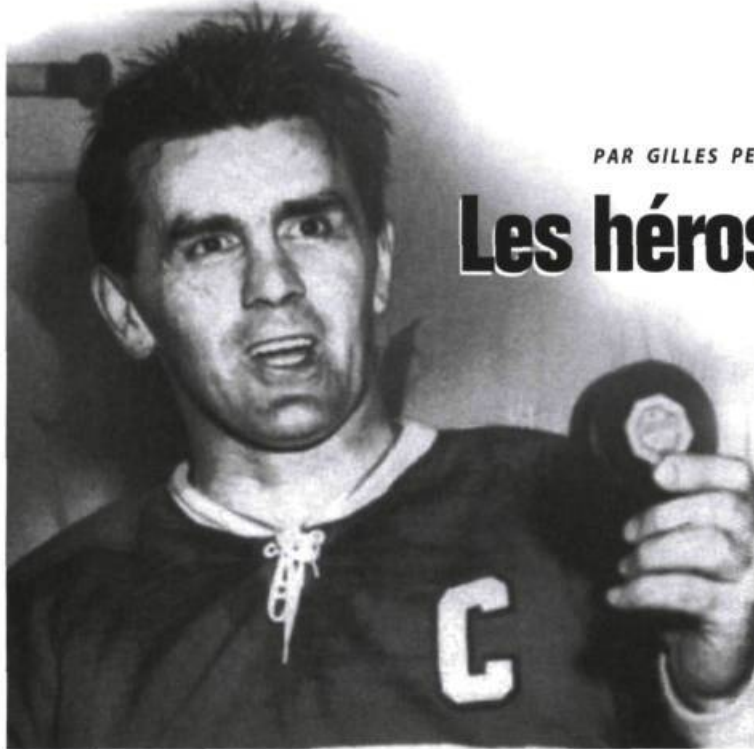
[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2000). Les héros ne meurent pas. *Québec français*, (119), 21–21.

PAR GILLES PERRON

Les héros ne meurent pas



Maurice Richard est mort, l'avez-vous su ? On en a un peu parlé, dans les médias : à moins de vivre au fin fond de l'Amazonie, là où le hockey a peu de chance de jamais s'implanter, il serait difficile de ne pas avoir appris la mort du saint homme. Par contre, il serait tout à fait imaginable que l'on puisse ignorer qu'Anne Hébert, Pauline Julien ou Marcel Pépín sont partis pour un monde que je leur souhaite meilleur. Maurice Richard a tellement fait pour le Québec qu'il est normal que des funérailles quasi nationales (on s'est bougrement retenu, à l'Assemblée nationale) lui aient été accordées. Mais il est probable que nos élus endossent la démarche déjà entreprise par des pèlerins bien intentionnés, qui désirent accélérer le processus de canonisation (on sauterait l'étape de la béatification), de sorte que Jean-Paul II puisse lui-même confirmer que le grand numéro 9 jouait effectivement comme un dieu. Et pour cause !

Un héros ne l'est jamais autant que lorsqu'il est mort. Les vivants sont plus encombrants, il leur arrive même de parler, ce qui n'est jamais bon pour leur image de marque. Richard a d'abord été adulé de son vivant, alors qu'il comptait des buts et établissait ainsi, hors de tout doute, que le Québec était à la veille de devenir une grande société distincte. Puis, on a entretenu la légende, en particulier au cours des dix dernières années, alors que le club de hockey Canadien s'est appliqué à lui rendre hommage après hommage ; lorsque le pré-

sent n'est pas au rendez-vous, on peut toujours capitaliser sur le passé, qui devient plus glorieux à mesure qu'on s'en éloigne. Difficile pourtant de croire que l'homme était si rapide quand les images des grandes célébrations le montraient avançant à petits pas, dans la prudence de l'âge. Le voilà mort : sa gloire ressuscitée demeurera donc intacte, puisqu'il n'y aura plus désormais d'interférence entre l'homme vieillissant et l'athlète qui patinait plus vite que son ombre. Maurice est pour l'éternité l'orgueil d'un peuple. Mais quel peuple ? Le Québec est en deuil, mais le Canada n'est pas en reste : Sheila Copps s'est, elle aussi, empressée de réclamer le corps.

Maurice Richard, dit le Rocket, a fait la fierté des Canadiens français avant même qu'ils ne deviennent québécois. Avec lui déjà, le Québec pouvait affirmer son attachement à ses racines en même temps qu'il démontrait son ouverture sur le monde ; et ce monde, on le sait, s'exprime le plus souvent dans la langue de Preston Manning. Richard n'allait donc pas être une fusée, mais bien un rocket, terme international et combien plus viril. De même, la foule, si prompt à l'émeute en ces temps où on savait reconnaître les vraies injustices, criait avec enthousiasme, debout sur les sièges du Forum – ou sur le sofa du salon – un orgueilleux « go habs go » qui transportait l'équipe et son capitaine, de victoire en victoire jusqu'à la coupe des coupes, celle de Lord Stanley, un gentilhomme, n'en doutons pas.

Il faut des héros à un peuple digne de ce nom. Ne serait-ce que pour faire mentir cet autre Lord qui au siècle passé s'était permis de dire, sans rire, que nous étions « un peuple sans histoire et sans littérature ». Depuis, nous n'avons cessé de lui prouver qu'il avait tort et qu'il soit mort depuis plus d'un siècle ne nous empêchera pas de continuer. On apprenait naguère à l'école que les Brébeuf, Lalemant et autres grands athlètes des débuts de la colonie n'ont jamais eu peur d'aller dans les coins, manifestant un esprit d'équipe dont devraient s'inspirer les millionnaires du sport contemporains : on savait alors se sacrifier pour le bien collectif. Et ce n'est certes pas Dollard des Ormeaux, premier grand héros laïque à avoir représenté Montréal, qui aurait désavoué la nécessité du message légué par la génération de Maurice Richard aux hockeyeurs de l'an 2000 : « Nos bras meurtris vous tendent le flambeau », lit-on encore dans la chambre des joueurs des Canadiens.

Le héros moderne a au moins compris une chose : l'important, c'est de se faire payer. Le sportif qui réussit impressionne plus par son compte en banque que par sa performance sur le terrain, celle-ci devenant accessoire. C'est que désormais, la réussite économique fait foi de tout. Les Péladeau, Chagnon, Coutu ou Sirois ont pris la place des Richard, Lafleur et Lemieux dans l'expression de l'affirmation nationale. Quant aux Miron et Hébert (vous souvenez-vous avoir vu, dans les kiosques, des publications spéciales lors de leur décès ?), aux Giguère (Roland) et autres Jacques Poulin, ils n'auront jamais assez d'argent pour figurer sur les listes du magazine *Fortune*. Si l'indépendance demeure un objectif, ce n'est évidemment plus pour des raisons culturelles : ce qui compte vraiment, c'est qu'un Québec souverain serait la meilleure garantie pour une réduction des impôts. Les statistiques de Maurice Richard ne font plus le poids devant celles de Bernard Landry, vrai héros d'aujourd'hui. On continuera d'aimer le premier ; mais c'est au second que va toute notre admiration.

